

## Patrick Coppens : *Azimut* : Poésie : Éditions du Prisme droit : 2023 : 92 pages (recension)

Par Daniel Guénette

Patrick Coppens est loin d'être le premier venu. Depuis plus de soixante ans, à titre d'auteur et de bibliothécaire, il est présent dans notre paysage littéraire. Auteur, mais surtout poète, il a publié au Noroît et ailleurs des ouvrages remarquables, surtout chez Triptyque où dès la parution de son *Ludictionnaire*, en 1982, il donne la mesure de sa fascination pour le jeu, notamment les jeux de mots, les mots d'esprit. À titre de bibliothécaire et de fonctionnaire, il a œuvré à la Direction générale de l'enseignement secondaire. Il s'est vu également confier la responsabilité des littératures et de la linguistique à la Centrale des bibliothèques du Québec. Ajoutons enfin qu'il est le cofondateur de la Société littéraire de Laval.

Pour nous, il est d'abord et avant tout un poète singulier, ce dont témoigne éloquemment son dernier opus. Cet *Azimut* est tout sauf déconcertant et il est étonnant de voir qu'à travers tant de fantaisie, un poète aussi inventif peut faire part d'autant de sérieux et de gravité. Cela tient sans doute à la nature du genre qu'il explore et pratique. La forme brève ne ment pas. Une banalité proférée en peu de mots saute aux yeux, apparaît crûment. Sa nudité toute chétive révèle une profonde incurie du sentiment ou de l'idée. Un aphorisme qui tourne à vide tombe à plat. Mais l'écrivain qui se risque à la rareté de l'expression cherche à viser juste ; il grave dans la pierre une parole dont la portée doit en quelque sorte être pérenne. Coppens est l'un de ceux et celles qui réalisent un tel tour de force.

En guise d'introduction à son recueil, le poète reproduit une note rédigée à l'intention du maestro Gilbert Patenaude ; elle a pour but de l'éclairer dans la mise en musique d'*Azimut*. Coppens y déclare avoir « marié l'aphorisme au haïku », avoir « choisi l'ellipse et la litote, le mystère dans sa dure simplicité [...] ».

Cette note est suivie d'un avant-propos signé Bernard Lévy. Je le lis et le relis, ne voyant pas ce qui pourrait lui être ajouté. Il ouvre on ne peut mieux le bal de la lecture. On y apprend que les 180 strophes du recueil sont des « sobres miniatures en forme de libres haïkus ». Lévy propose ce que dans son anthologie de haïkus publiée chez Points, Rogier Munier appelle une « règle de lecture ». Lévy écrit : « Ainsi, au fil des pages, surgissent des images fugaces. Parfois fulgurantes. Difficiles à retenir. Elles filent. À moins de les laisser filer, elles forcent le lecteur à s'arrêter. À relire. À revenir sur ses pas. À interrompre son élan. Une fois, deux fois. Encore. Toujours. »

Munier abonde dans le même sens : « Lire donc, oui, sans doute, d'une lecture à la fois attentive et ouverte. Laisser surgir l'image que le haïku dresse vivement dans l'esprit. Laisser s'annoncer tous les sens dans le pur hors-sens du poème. Mais surtout, laisser venir ce qui vient, opérer l'inattendu et son ravissement subit. C'est, il me semble, la règle de la lecture [...] ».

Ces propos nous renvoient aux textes eux-mêmes, aux poèmes en général, et en particulier aux haïkus des grands maîtres que furent Bashō, Buson, Issa, Shiki, ainsi que d'autres auxquels Coppens ouvre les pages de son recueil, accueillant à tour de rôle, outre les Issa, Shiki et Buson, un Kyoshi, un Kikaku, un Chasei, ainsi qu'un mystérieux personnage féminin nommé Enjo, lequel apparaît dans les poèmes de Kikaku et de Coppens également. En intégrant les vers de ces poètes dans son recueil, Coppens se trouve en quelque sorte à donner le *la* à partir duquel il aura accordé sa lyre, une lyre toutefois fort

peu lyrique, *dixit* Lévy dans son avant-propos. Une lyre tout de même empruntée à la culture asiatique comme le laisse si bien entendre le titre (AZI.mut). Ainsi ne serons-nous pas étonnés en cours de lecture d'apercevoir à quelques reprises la figure de Bouddha, de même qu'une nature et des paysages orientaux. Dans l'avant-propos de son anthologie, Munier rappelle que le haïku « est tout imprégné de bouddhisme Zen. » Il mentionne du reste que la pratique du haïku, « écriture et lecture, est en elle-même un exercice spirituel. » L'illumination qui en résulte, est-elle observable dans les poèmes de Coppens? À coup sûr, ceux-ci produisent le suspens de l'esprit, telles des fleurs sur leur tige offrant présence et immédiateté.

Qui observera la règle de lecture de Lévy découvrira un univers à proprement parler merveilleux. Ce n'est pas la magie qui y opère, et pas uniquement celle des mots, c'est plutôt la finesse de l'observation et la faculté qu'a le poète de se mouvoir au sein d'un monde imaginaire si parfaitement joint au monde réel, celui de l'esprit s'entend et du cœur, autant que celui de la matérialité des choses, observable dans les moindres plis et replis de cette nature, proche ici de celle de l'Orient, évoquée à travers les échos du verbe si particulier qu'est le haïku.

Coppens, dont je n'ai pas cité ici le moindre poème, s'avère être un maître en la matière. Il a semé dans son ouvrage maints poèmes qui sont des pures merveilles — comment le dire autrement? Son savoir-faire est exemplaire. Il veille au grain, suit la mesure de sa savante et toute simple partition, pose ses mots sur le papier en soignant leur calligraphie intérieure. Des dessins séduisants illustrent son ouvrage et l'on y cherchera ou non des liens avec ses aphorismes et autres textes brefs.

Son recueil commence ainsi :

ouverte la barrière  
le sentier qui s'échappe

N'est-ce pas là évoquée ce qu'est justement une lecture, voire une existence?

Puis, le dernier poème de cette première section, d'un ouvrage qui en compte trois, reprend cette idée de la déambulation :

partout où je vais  
le chemin me précède  
d'un horizon moqueur

On connaît l'importance de la danse des saisons dans le haïku traditionnel. Coppens à son tour l'honore. En ouverture, il écrit :

l'été au jardin  
si j'écrivais quelque haïku  
ce serait pour en profiter

Puis, cent poèmes plus loin, se pointe l'automne :

l'automne au jardin  
si j'écrivais quelque haïku  
ce serait pour te consoler

Une préface d'Yves Bonnefoy figure dans l'anthologie consacrée par Munier au haïku. Fidèle à sa poétique, Bonnefoy aborde une fois de plus la question du concept. On se rappellera la légendaire méfiance du poète à l'endroit de la conceptualisation en poésie. Bonnefoy observe que Buson énonce « une certitude de la conscience immédiate, sans arrière-pensée spéculative ». Trouve-t-on dans les poèmes de Coppens une telle posture? S'exempte-t-il de penser et d'exprimer sa pensée? Quelques poèmes çà et là et, si elle provient de sa plume, la quatrième de couverture, donnent à voir un poète qui ne se contente pas de décrire dans son surgissement l'apparition du petit événement que serait, par exemple, un peu de brise venue rider la surface de l'étang.

Après avoir présenté l'ouvrage comme une manière d'hommage à « une Asie éternelle, tant réelle que fantasmée », l'auteur de cette quatrième, comme pour ne pas être en reste sur notre monde, ses duretés politiques notamment, ajoute que cet ouvrage « ne fera oublier à aucun de ses lecteurs qu'un régime qui massacre sa jeunesse, brime ses minorités et menace ses voisins, ne s'appelle pas un régime autoritaire mais une dictature. »

### Notice biographique

Après une maîtrise en création littéraire à l'Université de Montréal, **Daniel Guénette** enseigne au collégial. De 1985 à 1996, il collabore à diverses revues en tant que critique littéraire et poète. Il fait paraître des recueils de poésie ainsi que des romans, puis interrompt toute activité littéraire durant près de 20 ans. Une fois retraité, il renoue avec la poésie (*Traité de l'Incertain*, *Carmen quadratum*, *Varia* et *La châtaigneraie*) et fait paraître un récit (*L'école des chiens*) ainsi que trois romans (*Miron*, *Breton et le mythomane*, *Dédé blanc-bec* et *Vierge folle*). On peut lire ses billets littéraires sur le blogue de Dédé blanc-bec.